

Quand la vie bascule

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-901848-03-5

© Elsa Delamarche

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Quand la vie bascule

Elsa Delamarche

« La pire souffrance est dans la solitude qui
l'accompagne. »

André Malraux

Avant-propos

Les témoignages que vous lirez dans cet ouvrage sont l'expression intégrale du récit des auteurs. Leur contenu n'a pas été modifié afin de préserver leur authenticité.

Ces récits sont le fruit d'une recherche aussi bien en France qu'à l'étranger, et d'un appel à témoigner lancé sur les réseaux sociaux. J'ai personnellement contacté plusieurs personnes et une grande partie a généreusement accepté d'ouvrir son cœur en partageant son expérience, soit anonymement, soit à « visage découvert ».

Je vous invite maintenant à découvrir ces histoires, qui j'espère parleront à votre cœur.

Le suicide de mon meilleur ami

Je m'appelle Megan et j'ai 18 ans. Il y a plusieurs années, ma famille a déménagé dans une nouvelle ville lorsque j'étais en classe de 4e. Bien que très sociable, je ne me suis pas vite fait des amis. Mais l'un de mes premiers amis, Steven, était un garçon très peu populaire. Il était en fait timide. Mais j'ai vite découvert qu'il était marrant et que nous avions de nombreuses choses en commun. Steven est rapidement devenu mon meilleur ami.

Nous n'habitions pas loin l'un de l'autre, du coup je passais beaucoup de temps de chez Steven. Ses parents étaient séparés, sa mère ayant demandé le divorce pour violence conjugale. J'ai découvert qu'il n'invitait presque jamais ses camarades chez lui. Et j'ai vite compris pourquoi : sa mère était très désagréable. Elle était également alcoolique et le rabaisait constamment.

Et comme si cela ne suffisait pas, le pauvre garçon était harcelé à l'école. Les autres enfants se moquaient de sa timidité, parlaient dans son dos, et n'hésitaient pas à avoir des gestes méprisants. Toutes ces « gentilleses » ont fini par avoir un

impact sur Steven. Il est devenu paranoïaque, méfiant et très craintif. Le voir souffrir m'a fait tant de peine que je faisais tout pour lui montrer mon affection. J'ai usé de ma popularité grandissante auprès des autres adolescents pour qu'ils le laissent tranquille. Malgré le comportement déplaisant de sa mère, j'allais lui rendre visite autant de fois que possible. J'espérais aussi que ma présence mettrait un frein aux paroles acerbes de sa mère. Mais rien ne l'arrêtait ; Steven était toujours humilié devant moi. Je ne cessais de l'encourager et de lui dire que les choses s'arrangeraient un jour.

Mais rien ne s'est arrangé, la situation a empiré. Les autres lycéens ont recommencé à le harceler et à se moquer de Steven. Sa mère s'est enfoncée dans l'alcoolisme et l'a martyrisé de plus belle. Il était de plus en plus déprimé. Ses résultats scolaires sont devenus médiocres, et les rares fois où il voyait son père, c'était pour entendre des reproches sur ses performances scolaires. J'étais dévastée de voir mon ami sombrer. Ne pouvant rien contre la méchanceté ambiante, je l'ai aidé à faire remonter ses notes. Cela a marché ! Steven a réussi les examens et a commencé à aller mieux.

Mais lorsque nous sommes arrivés en classe de première, il m'a fait une confidence qui m'a fait

froid dans le dos. Il a dit qu'il ne pensait pas qu'il serait encore présent à la fin de l'année scolaire. Je lui ai demandé ce qu'il avait voulu dire, mais je n'ai reçu aucune réponse. Je l'ai supplié de patienter encore un peu. Il serait bientôt débarrassé de ses parents et des camarades pour toujours, une fois le baccalauréat en poche. Je lui ai brossé le tableau d'un avenir meilleur : un excellent travail, de nouveaux amis, une épouse et des enfants. Steven m'a à peine écouté, il était totalement déprimé. J'ai senti un danger, mais je ne savais pas d'où il émanait. J'ai continué à l'encourager jour après jour. Jusqu'à la fin de l'année. Il a semblé avoir repris le dessus.

C'est le jour des vacances que je me suis rendu compte que le voir chaque jour suffisait à illuminer ma journée. J'aimais être avec lui, étudier avec lui, parler avec lui, le consoler. J'aurais fait n'importe quoi pour lui. C'est en classe de terminale que je me suis aperçue que j'étais amoureuse de Steve, mon meilleur ami ! Mais comment le lui avouer ? Comment dire à une personne qui nous considère comme son ami que nous sommes amoureux(se) d'elle ? Je n'ai pas eu le courage de lui avouer mes sentiments.

Je suis allée dans une université à des centaines de kilomètres, et Steven, à l'université locale. Il n'avait pas fait de demande à une autre université à cause de sa dépression. Quelques mois plus tard, il était de nouveau en dépression. Sa mère, qui tombait peu à peu dans la démence, n'arrangeait pas la situation. Steven a recommencé à dire qu'il ne finirait pas l'année universitaire. Le discours est devenu récurrent, et il a mentionné le suicide. Il a commencé à dire qu'il ne serait jamais heureux, que le sort s'acharnait sur lui, que sa vie n'était qu'un échec, qu'il serait préférable d'en finir. Il n'a cessé de répéter qu'il avait échoué... Étant loin, ma tristesse était profonde. Je ne pouvais pas être près de lui. J'ai tout tenté pour le soutenir, pour le dissuader de passer à l'acte. En vain. Quelques mois plus tard, Steven s'est suicidé...

Ma vie est un enfer depuis. J'avais fait de sa vie ma priorité et j'ai échoué. Il y avait tellement de choses que j'aurais pu faire. J'aurais pu dénoncer sa mère aux services sociaux, mais je ne savais pas où ils l'enverraient vivre. J'aurais pu alerter un conseiller scolaire lorsqu'il a commencé à parler de suicide, mais j'avais peur que cela ne précipite son acte.

Mais le plus important, j'aurais dû lui dire que je l'aimais. Peut-être que nous serions ensemble aujourd'hui... mais je n'ai rien fait, et maintenant il est parti pour toujours...

Je ressens une culpabilité si profonde que ma vie en est bouleversée. Je me mets subitement à pleurer sans raison, je fais des cauchemars toutes les nuits et je me réveille en sueur. Je refuse de voir tous les amis (le peu qu'il possédait) que j'avais en commun avec Steven. Je ne veux parler à personne. Je me sens coupable de sa mort, et ça me rend folle.

Je vais dans une bonne université, mes parents m'aiment et me soutiennent, j'ai de très bons amis. Il manque juste Steven pour que ma vie soit parfaite. Je donnerais n'importe quoi, ou ferais n'importe quoi pour lui parler encore une fois, lui dire que je l'aime, lui dire que je suis désolée et que j'ai besoin de lui.

Aucun de nous n'était religieux, mais j'aime à croire qu'il existe une vie après la mort. Une vie dans laquelle je pourrai à nouveau voir Steven. C'est la seule chose qui me garde saine d'esprit. Et parfois, dans mes moments les plus sombres, je pense que le seul moyen de le revoir est de mourir aussi.

Ma vie dans une famille d'accueil

Je m'appelle Laura et j'ai 22 ans. J'ai grandi dans une petite ville où tout le monde se connaissait. Mon lycée comptait moins de 500 élèves. J'avais 16 ans à l'époque des faits, et je vivais seule avec ma mère qui était une toxicomane notoire. J'aimais profondément ma mère, mais elle était un danger aussi bien pour elle que pour moi.

Un soir, sous l'emprise de la méthamphétamine, ma mère m'a donné une grosse gifle. Je suis vite partie dans ma chambre pour éviter que la situation ne s'envenime. J'ai pleuré, et je me suis rapidement endormie.

J'ai été brutalement réveillée vers minuit, par une personne qui avait crié mon nom et frappé à la porte de ma chambre. Lorsque j'ai ouvert, j'ai vu une dame et deux policiers. La dame était assistante sociale. Elle m'a appris que ma mère avait appelé la police en avouant m'avoir frappée. Ma mère était maintenant en état d'arrestation, et moi, placée sous la garde des services à l'enfance...

Ils m'ont dit de prendre mes affaires d'école et des vêtements et de les accompagner. J'ai éclaté en sanglots, et j'ai dit au revoir à mon chien. Ayant déjà vécu dans des maisons d'accueil quand j'étais plus jeune, je savais que je ne reviendrais pas à la maison de sitôt.

L'assistante sociale, une dame peu chaleureuse et sans un brin de conversation, m'a emmenée dans les locaux des services sociaux et m'a installée dans l'une des salles des visites. Ce sont des pièces avec un miroir sans tain, remplies de jouets. C'est dans ces salles que les enfants reçoivent les visites de leurs parents biologiques. Je me suis assise seule dans cette pièce, et j'ai pleuré jusqu'à sept heures du matin, au retour de l'assistante sociale.

Toujours aussi peu bavarde et sans empathie, elle m'a emmenée dans une salle de bain pour me changer de pyjama et me mettre en tenue d'école. Ensuite, elle m'a directement conduite à l'école. Pas de sommeil, pas de douche, pas de petit-déjeuner. Rien. Elle a dit qu'elle viendrait me chercher après l'école. Il était encore tôt lorsque je suis arrivée à l'école. Je me suis assise, j'ai pleuré et j'ai attendu l'arrivée d'une de mes amies.

Ce jour-là, j'ai seulement raconté à deux ou trois personnes ce qui s'était passé : ma meilleure

amie et ma sœur aînée qui ne vivait plus à la maison. Je ne me souviens pas beaucoup de ce qui s'est passé à l'école cette journée. Je me rappelle simplement avoir beaucoup pleuré, et mes professeurs et les autres élèves m'ont demandé ce qui n'allait pas. Mais je n'ai pas répondu. J'avais trop honte.

Après l'école, l'assistante sociale est venue me chercher et m'a ramenée dans les locaux des services sociaux, où ma nouvelle « famille » d'accueil attendait sur le parking. J'ai reconnu une adolescente de l'école, elle avait un an de moins que moi, et, bien que je ne lui aie jamais parlé, elle avait toujours l'air d'une chipie. Elle était l'une des filles biologiques. La famille avait aussi un fils biologique qui était mon aîné d'un an, une fille d'un an et trois filles plus âgées qui n'habitaient plus à la maison. Il y avait deux autres filles adoptives adolescentes à la maison qui ne fréquentaient pas le même lycée que moi. Il y avait également une petite fille d'environ 3 ans, avec des besoins spéciaux. C'est à partir de là que mes souvenirs sont confus.

Je me rappelle juste beaucoup de faux sourires au début. Je me souviens avoir pleuré presque tous les jours et que cela m'avait causé des ennuis. La

mère de famille ne permettait pas que les enfants de l'assistance sociale aillent dans les chambres avant le coucher. Alors quand je pleurais, c'était devant tout le monde au salon...

Au début, j'ai essayé de pleurer dans la salle de bain pour avoir un peu d'intimité. Mais avec sept personnes dans la maison, je ne pouvais pas y rester très longtemps. Et si la mère passait devant la porte de la salle de bain et m'entendait pleurer, ou que ses enfants m'entendaient et le lui rapportaient, elle venait frapper à la porte et me demandait d'aller dans le salon. C'était très humiliant de s'asseoir et de pleurer devant des gens presque tous les jours...

La famille faisait constamment des mauvaises blagues et des commentaires sur moi. Pour elle, j'étais une enfant infréquentable. La mère et la fille aînée étaient de vraies mégères. Lorsque l'une des filles de l'assistance sociale était absente, mère et fille lui cassaient du sucre sur le dos et voulaient faire participer les autres enfants des services sociaux. Elles s'étaient arrangées pour que nous ne nous liions pas d'amitié entre nous. Résultat : nous n'étions pas amies et nous n'avions personne pour nous réconforter. Chacune de nous restait seule dans son coin.

Nous étions surnommées « les enfants adoptifs ». Et pour « plaisanter », les filles nous appelaient parfois « esclaves ». En effet, il y avait une grande différence de traitement entre les enfants biologiques de la maison, et nous, les « adoptifs ».

Nous étions réellement traitées comme des esclaves. Et ce, dans tous les domaines.

Je ne me souviens pas de beaucoup de détails et je ne veux pas donner d'exemples sur la façon dont nous étions traitées. J'essaie tant bien que mal d'effacer le peu de souvenirs qui restent dans ma mémoire. C'est un gros travail. On n'oublie pas facilement les moments traumatisants de notre vie.

Je pense qu'il est important de comprendre que les familles d'accueil ne sont pas toutes de bonnes familles. Certaines le font juste par amour du gain. Ce fut le cas de cette famille là. Ils étaient foncièrement méchants envers les enfants qu'ils recevaient chez eux.

Le père n'avait que des paroles à connotation sexuelle, le fils harcelait l'une d'entre nous, la mère et les filles usaient de violence verbale envers nous.

Les parents gâtaient leurs enfants et nous refusaient le minimum. Ils étaient pourtant